

L'histoire des femmes dans le sport

Balayage socio-historique

L'histoire du sport en Occident remonte à l'Antiquité, lorsqu'en Grèce naissent les Jeux olympiques. À l'époque, ce qu'on appelle aujourd'hui le sport, est un vecteur d'excellence posant la culture du corps comme accomplissement de soi. Comme le mentionne Isabelle Queval, philosophe et ancienne sportive de haut niveau, « le monde grec antique introduit la question du corps et le souci de soi, favorisant les pratiques corporelles. Philosophes et médecins fixent les principes, diététique, ablutions, jeux et gymnastiques érigent une culture du corps. La sculpture de soi prend une valeur esthétique et morale »⁹. Le sport est vécu, à cette époque, comme un domaine réservé aux hommes afin qu'ils puissent y apprendre la virilité et la sociabilité masculine. Depuis toujours, c'est en s'exerçant à des jeux corporels que les jeunes garçons apprennent à être des hommes.

10

Le sport tel que nous le connaissons aujourd'hui émerge au 19^e siècle en Grande-Bretagne, dans les écoles pour garçons réservées aux classes privilégiées et aisées. L'objectif de la pratique est alors de discipliner les corps et de forger la virilité des futurs dirigeants du pays. Au moment de la Révolution industrielle, c'est aussi par le sport que les hommes vont se créer un espace d'éducation à la masculinité au moment où les femmes entrent sur le marché du travail. Privés de l'entre-soi du monde professionnel et de leur statut d'unique pourvoyeur des besoins financiers de la famille, ils vont se retrouver dans la pratique sportive

9. Isabelle Queval, « Éducation, santé, performance, à l'ère de la perfectibilité infinie du corps », *Carrefours de l'éducation*, 32, juillet-décembre 2011, p. 20.

qui elle, leur reste réservée. Le modèle sportif qui prévaut dans ces espaces valorise la compétition, l'endurance, l'autorité, un ensemble de valeurs associées à la masculinité dominante de l'époque. En sont donc exclues les femmes, ainsi que toutes les minorités de genre puisque la figure dominante de la pratique est l'Homme, hétérosexuel, fort, robuste, valide et blanc. Les femmes, considérées comme fragiles et inaptes ainsi que les homosexuels, jugés comme déviants (à l'époque, l'homosexualité était médicalisée et pathologisée) n'y avaient pas leur place. C'est à ce moment précis que le sport que l'on dit « moderne » est devenu un instrument de normalisation sociale permettant la diffusion d'un idéal masculin dont nous verrons tout au long de cette étude combien il porte encore préjudice à la pratique du sport pour toutes de manière égalitaire.

Les femmes se sont petit à petit organisées de manière autonome grâce à quelques pionnières, dont Alice Millat fut la cheffe de file. Elle se sont ainsi frayé un chemin dans des disciplines telles que l'aviron, l'athlétisme et le football. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Alice Millat participe à la création de la Fédération des sociétés féminines sportives de France. C'est elle qui organise à Paris les premiers Jeux olympiques féminins en 1922 après des années de bataille et face au refus de Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux olympiques modernes, d'y intégrer les femmes. Les Jeux olympiques féminins ne seront pas néanmoins pas reconnus par le Comité International Olympique (CIO).

Comme l'explique la socio-historienne Anaïs Bohuon, médecins, éducateurs et autres hygiénistes se sont longtemps écharpés à cette époque pour savoir si l'éducation physique pouvait être bénéfique aux corps des femmes, de peur qu'elles ne se « virilisent ». Ainsi, elles se verront cantonnées à des disciplines qui respectent leur « nature féminine ». C'est au cours du 20^e siècle que l'exercice physique s'institutionnalise et leur ouvre l'accès

à de nouvelles disciplines, même si elles restent restreintes. Ainsi, ce n'est qu'en 1960 qu'elles seront autorisées à courir le 800 mètres et qu'en 2000 (!) qu'elles pourront sauter à la perche en compétition. Il aura fallu attendre 2014 pour que le saut à ski s'ouvre aux femmes après des décennies d'interdiction d'accès aux pistes sous prétexte que les atterrissages seraient médicalement déconseillés à leurs corps! C'est aux Jeux olympiques de Tokyo en 2021 – les Jeux les plus égalitaires de l'histoire – que les femmes ont été autorisées à concourir le 1500 mètres nage libre. À l'heure d'écrire ces lignes, elles ne peuvent toutefois toujours pas concourir sur un décathlon ni pratiquer la lutte gréco-romaine. Cette survalorisation de la préservation du corps des filles, et plus tard, des femmes, à la fatigue et autres blessures, ainsi que la sous-estimation de l'importance du développement des compétences et de l'expérience du travail d'équipe reflètent le schéma sociétal. Les femmes sont spectatrices... ce qui reste la meilleure préparation à leur rôle au sein d'une société patriarcale.

12

Le sport est donc historiquement une activité masculine, faite par les hommes pour les hommes afin qu'ils restent des hommes. Il est également le lieu de production et de reproduction de la masculinité hégémonique. Ainsi « Tout dans le sport fait référence à la norme masculine, jusque dans le vocabulaire: “match d'hommes”, “match de mecs”, “avoir des couilles”, “une défense d'homme à homme”... Sans compter combien il est difficile aujourd'hui de penser certaines fonctions au féminin: “entraîneur” ou “entraîneuse”, “défenseuse” ou “défenseuse”? »¹⁰.

Le sport s'est donc construit sur le modèle binaire d'une société historiquement patriarcale. Ce qui se passe ces dernières années bouscule les fonctions socialisatrices fondatrices du sport, puisqu'en le féminisant, on entaille la virilité et donc l'identité

10. *Ibid.*, p. 133.

masculine. Ce bref rappel historique nous permet de mettre en avant les raisons pour lesquelles il continue à être compliqué de féminiser le sport, mais aussi que cela ne pourra se faire qu'en permettant aux représentations de la masculinité d'évoluer. Et surtout, que le sport est une formidable porte ouverte au questionnement de la domination masculine, et peut-être plus encore, un levier pour faire évoluer les rapports sociaux de sexes et de genres.

Quelques exemples emblématiques

Le roller derby tel que nous le connaissons aujourd'hui est un modèle de sport inclusif. Non pas en raison de sa mixité, puisqu'il se pratique essentiellement en non-mixité, mais plutôt en raison de l'importance qu'il accorde à l'acceptation de tous les corps dans un sport dit de contact. Si nous manquons de place ici pour en retracer toute l'histoire, il nous paraît important de mentionner que le roller derby, né à la fin du 19^e siècle aux États-Unis, a vécu diverses mutations au cours du 20^e siècle avant de peu à peu disparaître. Sport mixte à l'origine, il renaît de ses cendres en 2000 à Austin, au Texas sous l'impulsion d'un groupe de femmes qui s'inspire du modèle du *Do It Yourself*, de la mouvance punk et de la troisième vague féministe. Cette culture investie par les personnes queer a imprégné la pratique et c'est ainsi que le roller derby s'est exporté, notamment vers l'Europe. Porteur de valeurs féministes intersectionnelles, il véhicule nombre de valeurs essentielles au décroisement de la pratique sportive et à l'ouverture aux autres, des personnes grosses aux personnes trans qui peuvent ne pas se sentir accueillies au sein d'autres milieux sportifs. Nous avons rencontré Solène, joueuse de roller derby à Bruxelles :

“ *Lorsqu'on parle de roller derby, on évoque souvent l'inclusivité, comment cela se passe-t-il concrètement dans ton club ?*

Du point de vue du genre, on annonce dès l'initiation que c'est en non-mixité choisie FINTA et qu'il n'y a pas de mec cis¹¹. C'est un choix collectif de la ligue de Bruxelles. Parce que cela évite certains problèmes. Nous avons un temps joué avec un mec cis et ça a été compliqué, notamment pour des personnes trans et lesbiennes qui refusaient d'être en contact physique avec un mec cis alors que ce sport constitue leur safe space. Nous avons donc décidé d'entendre ces voix et de ne plus accepter de mecs cis.

On a des vestiaires et tout le monde est libre d'y aller. On essaye d'en ouvrir plusieurs si les gens ont envie d'être seul-es quand iels se changent. Souvent, les matchs se jouent dans des endroits où il y a des douches collectives. On sait qu'il y a des personnes pour qui ça va être okay et d'autres pas. On essaye de faire des temps séparés pour que chacun-e puisse prendre sa douche là où iel se sent le mieux.

Nous avons, au sein de l'association, un petit groupe de personnes qui s'occupe de l'inclusivité. Elles sont là pour écouter s'il y a des soucis, des problèmes interpersonnels. Au début de la saison, on demande les nom, prénom et pronoms. Et on les redemande plusieurs fois dans l'année. C'est un vrai point d'attention que nous avons et c'est une pratique généralisée dans le derby. Avant les matchs, il y a un meeting entre les capitaines de chaque équipes et les arbitres au cours duquel sont présentées les caractéristiques des personnes de chaque équipe. Par exemple, s'il y a une personne malentendante, la capitaine explique qu'il faut faire des gestes pour lui dire s'il y a faute ou pas ou qu'il faut parler plus fort. C'est aussi à ce moment-là qu'on mentionne les pronoms des personnes pour que l'équipe adverse y fasse attention. Si on entend qu'une personne est mégenrée,

11. Une personne cisgenre est une personne dont l'identité de genre correspond au sexe qui lui a été assigné à la naissance.

il y a possibilité d'aller voir les arbitres, et cela peut entraîner une expulsion. Cela fait partie des règles du derby. C'est considéré comme une violence comme une autre, et on ne tolère pas de violence sur le terrain.

C'est intéressant de se dire que le roller derby permet aux personnes FINTA de se sentir en sécurité dans la pratique de leur sport, au-delà du seul aspect sportif. Néanmoins, si on pense à des sports tels que le surf ou le skate qui sont aussi nés à la marge et qui se sont aujourd'hui institutionnalisés jusqu'à figurer au programme des JO, peut-on craindre pour cet esprit au sein du roller derby? Risque-t-il une professionnalisation à outrance, ou que Red Bull se réapproprie la discipline, comme la marque a pu le faire avec d'autres et ainsi les transformer en produits?

On voit déjà qu'il y a une certaine récupération. Il y a des ligues qui sont beaucoup moins militantes. Mais l'inclusivité est dans les règles de base établies et sur lesquelles on est toutes d'accord. On voit tout de même un peu un côté professionnalisant, même si ça reste très à la marge. J'ai été à la Coupe du monde à Innsbruck cet été et au moins une fois par jour, tout le public chantait «Siamo tutti antifascisti», l'équipe américaine n'a pas voulu que son hymne soit diffusé. Lors du défilé des équipes, la capitaine de l'équipe américaine a expliqué qu'elles s'opposaient aux politiques de Trump et elles ont défilé avec le drapeau à l'envers. À la Coupe du monde, en provenance des États-Unis, il y avait l'équipe américaine, mais aussi l'équipe «Black diaspora» avec que des personnes FINTA noires, la «Jewish diaspora», il y avait une équipe de personnes autochtones, etc. Ce côté militant reste donc très présent.

Est-ce que toutes les équipes de la même ligue s'entraînent ensemble ?

Oui, nous fonctionnons de cette manière parce que cela permet de tirer tout le monde vers le haut. On est aussi auto-coachées, c'est-à-dire que ce sont des joueuses qui donnent les entraînements. Et on essaye que tout le monde soit coach à un moment de la saison, même une personne qui débute, quitte à ce que cela se fasse en binôme. L'idée, c'est qu'elle va être une bonne personne pour apprendre à des gens à patiner parce son propre apprentissage est récent. C'est une manière de pousser tout le monde à se sentir légitime. L'objectif est que tout le monde trouve sa place, sur le terrain mais aussi au sein de l'association.

À titre personnel, comment t'es-tu retrouvée là-dedans ?

Complètement par hasard, après le confinement. Il y avait eu cette mode du quad, et j'avais commencé toute seule en bas de chez moi. En cherchant des cours, j'ai découvert qu'à Bruxelles, il y avait le roller derby, que je ne connaissais pas du tout, et le roller danse, qui ressemble très fort à du patinage artistique mais en roller. Je me suis dit que j'allais tester les deux, le derby le jeudi et le roller danse le samedi. Je suis allée au derby le jeudi, je n'ai jamais été à la danse.

Qu'est-ce que cela t'apporte ?

Ça m'apporte tellement qu'il me semble impossible de lister. Déjà, cela m'a apporté une relation de sororité avec des personnes que j'aurais difficilement rencontrées autrement. Cette sororité est hyper forte. Là, ça fait un an et demi que j'ai acheté ma maison et que je fais des travaux. Depuis tout ce temps, je squatte chez des gens qui sont tous des camarades du roller derby qui m'ont ouvert leur porte. C'est un truc de dingue.

On voyage beaucoup pour les matchs et ce sont de vrais moments de colonie de vacances. On parle ici de quinze personnes FINTA qui, pour aller jouer leurs matchs, circulent en train et vont dans l'hôtel F1 le plus pourri de la ville parce qu'elles n'ont pas de thunes. Cela m'a aussi permis de rencontrer des gens du monde entier, ou presque ; Etats-Unis, Italie, Danemark, Suède.

Le derby m'a aussi permis d'avoir un regard sur mon corps beaucoup plus apaisé. Ce sont des trucs un peu « bêtes », mais par exemple, ça me saoulait de m'épiler. À force de me changer avec des personnes qui n'en n'avaient rien à foutre, qui avaient des poils partout, qui avaient des corps sublimes, là, à un moment, tu te demandes pourquoi tu t'emmerdes ! Au derby, on voit des personnes qui jouent super bien en ayant des rondeurs, en étant mince, en étant grand·e, en étant petit·e, il y a vraiment tous les corps. Et chaque corps à sa puissance, tous les corps sont vraiment valorisés et forts.

***Il n'y a aucun avantage à être plus grand·e,
plus petit·e, plus fort·e, plus maigre ?***

17

Non, tu trouves ton avantage dans tout type de corps et ça, c'est trop bien. Cela m'a permis de rencontrer beaucoup de personnes trans aussi et donc de m'outiller notamment sur les pronoms et sur certaines habitudes de langage. Tout ça n'est pas encore complètement acquis, mais j'essaye ! J'ai appris à écrire en inclusif et j'essaye de le faire au quotidien, de le lire aussi parce que toutes nos discussions, qu'elles soient officielles ou entre nous, ce font en langage inclusif. Et c'est une habitude à adopter. C'est juste le meilleur sport du monde !

***On parle beaucoup d'inclusivité, de tous les corps,
mais on n'a pas parlé des niveaux socio-culturel et
socio-économique des personnes qui pratiquent.***

Il rassemble quels types de personnes, le roller derby?

J'ai été trésorière, donc je connais assez bien la situation des gens! Et les profils sont très variés. Il y a des gens qui viennent de la Commission européenne, il y a des gens qui ont de hauts diplômes universitaires, il y a des artistes, des profs, des travailleur-euses sociaux-ales, c'est assez diversifié. Mais il faut souligner que cela reste un sport qui est cher. Nous essayons d'avoir une cotisation raisonnable qui s'élève à 180 euros par an, pour entre 5h et 7h d'entraînement par semaine. Donc ce n'est pas cher. Mais derrière, il faut du matériel, les patins, les protections, tout ça coute cher. D'autant que tu ne peux pas te contenter d'acheter du matériel «premier prix» dans une grande enseigne, sinon, tu te fais vite super mal.

Au sein de votre ligue, vous essayez de trouver des manières de contourner ça ? Vous trouvez le moyen d'accueillir des personnes plus précaires ?

18

Quand quelqu'un-e arrive, on essaye de lui donner tous les bons plans. J'ai notamment écrit un petit manuel qui explique ce qu'est le derby, comment trouver des patins de seconde main, et ce genre de petites choses. Nous sommes en lien avec la fédération de patinage de Wallonie-Bruxelles qui prête des patins. Il ne sont pas de très bonne qualité, mais on essaye de les garder et de les louer aux personnes qui veulent essayer sans investir tout de suite. Et depuis deux ans maintenant, on a mis en place un fond solidaire intra-ligue. C'est une trésorerie un peu à part qui récolte des dons entre joueuses. Cela a fait suite au constat qu'au sein de notre sport, il y a des gens qui ont des niveaux de vie très différents mais qu'on a envie de toustes jouer ensemble. Et en premier lieu parce qu'il faut être quinze pour faire un match ! Or, il nous est arrivé que des personnes nous disent qu'elles ne pouvaient pas effectuer un déplacement pour un

match parce que c'était trop cher. La ligue rembourse la moitié du déplacement, mais parfois ce n'est pas assez. Cette caisse solidaire s'est mise en place de manière informelle, mais cela mettait les gens à mal puisqu'ils étaient obligé-es de dire qu'ils avaient besoin d'aide. Du coup, on a mis en place ce fond solidaire entre nous et qui permet à tout le monde de contribuer, mais seule la trésorière s'en occupe. Si quelqu'un-e a besoin, iel demande à la trésorière et ça reste entre eux.

Une dernière chose à nous partager?

Au niveau de l'inclusivité et du respect des autres, il y a évidemment des règles entre les joueuses et les arbitres, mais aussi avec le public. Si des personnes se mettent à huer, par exemple, elles vont se faire dégager. Il n'y a pas d'arbitre du public, mais le match peut être interrompu pour faire dégager des gens. Je l'ai vécu une fois, c'est impressionnant ! Souvent, ce sont les pères de 50 ans qui viennent voir leur fille [rire]. L'inclusivité va au-delà du terrain. L'an dernier, lors du championnat de France, une joueuse a refusé de jouer en raison de la présence d'une personne problématique dans les gradins. Cette personne n'a pas voulu partir, affirmant qu'elle avait le droit d'être là et qu'elle allait rester. Les arbitres ont arrêté le match, ont fait sortir tout le monde, ont fermé la porte et le match s'est terminé à huis-clos. L'idée derrière cette décision des arbitres, l'objectif, c'est que les joueuses se sentent bien et qu'ils jouent leur match dans les meilleures conditions. Et donc, «Si tu ne veux pas dégager, alors, tout le monde dégage!»

”

19

En mars 1973, l'ancien joueur de tennis à la retraite Bobby Riggs, 55 ans, fait une sortie médiatique sexiste très remarquée. En réponse au présentateur qui l'interroge sur le combat mené par certaines joueuses qui revendiquent l'égalité salariale dans le tennis, et plus largement dans la société, celui que se revendique

le « roi des machos » déclare : « Je vais vous dire mon cher, pour moi, la place des femmes est à deux endroits : dans la cuisine et dans la chambre à coucher ». Il enchaîne en affirmant qu'il peut battre n'importe quelle joueuse du top encore en activité. La première « Bataille des Sexes » se dispute le 13 mai 1973 et oppose Riggs à Margaret Court. Cette dernière perd lourdement et Riggs se décerne le titre de « champion du tennis féminin » tout en ironisant toujours davantage sur le niveau du tennis féminin. S'en est trop pour Billie Jean Kean, alors première joueuse mondiale, ouvertement féministe et très touchée par les sorties provocatrices de Riggs. Elle décide de relever le défi. Si le match est mis en scène tel un grand spectacle à la sauce états-unienne, entre entrée théâtralisée et histoire de gros sous grâce à des sponsors qui auront bien senti le filon, Billie Jean Kean s'impose 3-0. Elle affirmera plus tard « Je savais que je devais gagner parce que nous étions vues comme moins fortes que les hommes et donc moins légitimes à gagner autant d'argent et de médiatisation qu'eux. C'était une victoire pour ma génération, mais surtout pour l'émancipation des femmes en général ».

20

Le saut à ski, discipline née en Norvège où se sont tenues les premières compétitions au milieu du 19^e siècle, est une discipline olympique depuis les premiers Jeux d'hiver en 1924 à Chamonix-Mont-Blanc en France. Cette épreuve est restée exclusivement masculine en compétition jusqu'en 2014 ! Et l'actuel président de la Fédération internationale de ski, Gian-Franco Kasper, n'est pas en reste, lui qui, en 2005, déclarait que « Ce n'est pas adapté aux femmes d'un point de vue médical ». Pourtant, déjà en 1862, la Norvégienne Olavsdottir Vestby avait sauté à ski. Mais il faut reconnaître qu'il s'agit d'une exception, la discipline restant un bastion d'hommes malgré les quelques performances individuelles de femmes sautant avant une épreuve masculine. En 2008, une quinzaine de sauteuses à ski états-uniennes décident d'intenter une action en justice à l'encontre du comité

d'organisation des Jeux olympiques de Vancouver pour discrimination de genre. Si leur demande a été déboutée, elles ont été entendues. C'est ainsi que le saut à ski féminin a intégré le programme olympique en 2014 à Sotchi.